

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 9 (1983)

Heft: 1

Artikel: Vie quotidienne, pratiques féminines et historicité

Autor: Bertaux-Wiame, Isabelle

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VIE QUOTIDIENNE, PRATIQUES FEMININES ET HISTORICITE

Isabelle Bertaux-Wiame

Groupe de Sociologie du Travail
CNRS — Université Paris VII
Tour centrale — 6ème étage
2, Place Jussieu — 75005 Paris

ZUSAMMENFASSUNG

Das Interesse für das Alltagsleben ist neueren Datums; der Begriff selber ist jedoch schon alt. Jede Epoche reichert ihn mit verschiedenen Inhalten an. Im heutigen Sinn bedeutet Alltagsleben zugleich häusliches Leben und Privatraum. Der Privatraum im modernen Sinne ist im XVIII. Jahrhundert entstanden, und zwar in den bürgerlichen Klassen als Raum, der für Frauen und Kinder bestimmt und der scheinbaren Routine der Reproduktionsaufgaben gewidmet ist, d. h. ein Raum, welcher abgeschnitten ist von all dem, was als Träger der Historizität galt, wie z. B. das öffentliche Leben, die Kapitalakkumulation, die Bereiche der Wissenschaften und der Künste. Dadurch dass die Frauen in den Privatraum eingeschlossen wurden, haben sie gleichsam jeden Machteinfluss auf die geschichtliche Bewegung verloren, der gemäss der geltenden Vorstellung, sich nur in der Öffentlichkeit entfalten konnte.

Wir möchten im Gegenteil darlegen, dass der Privatraum als Stätte tragender historischer Prozesse gesehen und begriffen werden kann, insofern als man ihn umdefiniert als Ort von Produktionsleistung, und zwar der Produktion von Kindern und Erwachsenen, ihrer physischen, moralischen und intellektuellen Fähigkeiten, von sozialen Beziehungen. Die routinisiertesten Alltagshandlungen der Frauen haben nur dann einen Sinnbezug, wenn sie im Rahmen der Familienziele interpretiert werden und so als Determinanten des historischen Verlaufs in Erscheinung treten.

RESUME

Si l'attention portée à la vie quotidienne est récente, la notion même de "vie quotidienne" est plus ancienne. Pourtant ce n'est qu'une forme vide que chaque époque emplit d'un contenu différent. Dans son sens actuel, l'expression "vie quotidienne" connote la vie domestique, l'espace privé. Or, l'émergence de l'espace privé au sens moderne date du XVIIIe siècle. Il s'est constitué au sein des classes bourgeoises comme espace réservé aux femmes et aux enfants, voué à la routine apparente des tâches de reproduction, espace coupé de tout ce qui était censé être porteur d'historicité, comme la vie publique, l'accumulation de capital, les sphères des sciences et des arts. C'est par apparition de l'espace privé dans lequel les femmes ont été en quelque sorte enfermées, qu'elles sont censées avoir perdu toute emprise

sur le mouvement historique, celui-ci étant conçu comme ne pouvant se développer qu'au sein de l'espace public.

Nous voudrions montrer au contraire que si l'on redéfinit l'espace privé comme le lieu d'une activité de production, en l'occurrence de production des enfants et des adultes, de leurs capacités physiques, morales et intellectuelles, des rapports sociaux dont ils, elles, sont porteurs, alors on peut commencer à percevoir en quoi l'espace privé peut lui aussi être le siège de processus porteurs d'historicité. Et ce sont les femmes dans leurs pratiques les plus "quotidiennes" mais qui ne prennent sens que si on les réinsère dans le cadre du projet sous-tendant la vie familiale, qui apparaissent alors comme pesant aussi sur le cours historique.

Sensibilisée par une double formation en histoire et en sociologie et travaillant depuis plusieurs années avec des matériaux biographiques qui introduisent la dimension diachronique dans l'observation, j'en suis venue à me poser la question des rapports entre quotidienneté et historicité.¹

Ces deux notions semblent se développer en contradiction manifeste, la première renvoyant à un quotidien répétitif, la seconde à un champ social où se ferait l'Histoire. Dans son acception usuelle, la vie quotidienne apparaît comme totalement dépourvue de toute emprise sur l'historicité du social. Produite par l'Histoire, elle n'est jamais perçue comme pouvant être productrice d'Histoire. Certes, les "vies ordinaires" dont j'ai recueilli les récits sont celles de gens censés n'avoir connu aucune participation au mouvement de l'Histoire. Qu'on analyse la quotidienneté de ces classes comme une série de routines (Lefebvre, 1962), ou bien au contraire qu'on la considère comme génératrice de minuscules ruses, de micro-tactiques (de Certeau, 1981), on semble s'accorder pour lui dénier dans un cas comme dans l'autre tout rapport au changement social; celui-ci étant censé se situer tout entier à un niveau macro-social. La relative attention portée récemment à la vie quotidienne renforce cette acception usuelle qui fait de la vie quotidienne une vie privée d'Histoire et lui donne par là une dimension transhistorique qui serait valable à toutes les époques, et généralisante — c'est-à-dire étendue à l'ensemble d'une formation sociale. Le sens commun de "vie quotidienne" renvoie à la vie familiale et privée, aux activités liées à l'entretien des personnes, au travail domestique, aux pratiques de consommation. En sont exclus les champs de l'économie, du

1 Dans le cours de cet article, le terme "historicité" est utilisé pour désigner la nature historique du social, c'est-à-dire la possibilité toujours ouverte de changement, par opposition à la conception structuraliste du social qui tend à présenter son évolution comme structurellement prédéterminée. Le thème "quotidienneté et historicité" a fait l'objet les 13 et 14 mai 1982 d'un colloque organisé à Lyon par le Centre d'Etudes des Rapports Sociaux de l'Université de Lyon II.

politique et du culturel dans leur dimension active et innovatrice. L'ensemble de la vie sociale est ainsi dichotomisé entre d'un côté une sphère de production de biens, lieu d'accumulation, de changement donc, où se joue l'avenir de la formation sociale et où se trouve concentré tout ce qui fait l'Histoire; de l'autre, une sphère de "reproduction", de répétition de l'existant, lieu de conservation, de permanence d'habitudes culturelles ritualisées, lieu où en aucune façon ne saurait se faire l'Histoire.

De plus, l'opposition vie quotidienne et historicité ne sépare pas seulement des champs sociaux caractérisés différemment; par voie de conséquence elle porte aussi sur les personnes insérées dans chacun de ces champs.

Ainsi, toute personne agissant dans la sphère de la "production", celle de l'accumulation et du pouvoir, se voit constituée comme acteur potentiel de l'Histoire; par contre toute personne insérée dans la seconde, celle de la "reproduction", est perçue comme frappée d'incapacité d'action, dépourvue d'emprise sur le changement social, de participation au mouvement de l'Histoire. Or la première de ces deux sphères se conjugue au masculin, alors que la seconde se décline massivement au féminin. L'opposition entre les lieux porteurs d'historicité et les lieux de routines recouvre donc en fait une opposition entre les hommes et les femmes et induit l'exclusion de ces dernières du champ où est censée se concentrer toute l'historicité. Sur un certain nombre d'entre elles pèse même une double négation d'historicité: en tant que femmes, elles sont assignées prioritairement dans des rapports sociaux de reproduction où l'idée que l'on reproduit sans modifier, donc sans laisser de traces individualisables, domine; mais de plus, en tant que membres d'une classe sociale dominée, elles n'ont pas plus d'emprise que leurs compagnons sur le mouvement du social, à moins de s'associer à une lutte collective. La notion de vie quotidienne vient confirmer et faire passer pour évidente cette césure profonde entre ces deux sphères de la réalité sociale.

Pour relativiser la notion de vie quotidienne, il n'est pas inutile de commencer par en faire l'historique en cherchant à remonter aux origines de ses conceptions contemporaines.

1. LE CLIVAGE DU XVIII^e SIECLE

La représentation de la césure évoquée plus haut tire sa force de l'opposition vie publique/vie privée. Or certains travaux d'historiens aboutissent à dater du XVIII^e siècle l'apparition de la vie privée et de la notion d'intimité. Ce siècle, charnière à bien des égards pour notre monde contemporain, va voir un clivage s'effectuer dans la vie sociale des milieux bourgeois, séparant tout ce qui constitue la vie publique (Sennett, 1979). Ce clivage est produit par l'instauration de rapports de production spécifiques dont la bourgeoisie était porteuse. C'est la séparation des lieux de reproduction de l'existence qui est au fondement du nouvel agencement social (Combes & Haicault, 1982). Car ces transformations profondes, bouleversant les

anciens rapports sociaux, ont amené ces milieux à rechercher un mode de vie mieux adapté aux rapports de production marchands.

Auparavant, la vie quotidienne recouvrait une réalité bien différente de celle que nous lui reconnaissons actuellement. En particulier, elle incluait la vie de travail et la vie publique en général. La vie quotidienne se présentait comme le cadre de la production quotidienne de la vie, biens et personnes, dans l'étroite imbrication des activités, des lieux, des sexes et des âges (Ariès, 1960; Flandrin, 1976; Shorter, 1977). Les activités salariées et domestiques n'étaient pas encore si distinctes et s'exerçaient dans un périmètre commun (Farge, 1979). Si vie privée ou intime il y avait, elle concernait les seuls individus mais ne constituait pas pour autant un espace spécifique socialement défini. Femmes et hommes divisés par leurs tâches, étaient néanmoins insérés dans le même ensemble de rapports sociaux. Les enfants étaient très tôt mêlés au destin des grandes personnes. Il n'était pas donné aux relations entre parents et enfants un statut particulier qui les aurait différenciées des autres relations. La vie familiale n'était pas encore devenue ce paradoxe: une vie intime, privée mais cependant fortement normée, refermée sur un travail "invisible" et coupée de la vie sociale.

Conséquence de leur activité de production marchande, les milieux bourgeois invitent une nouvelle façon de vivre. A partir d'un espace social indifférencié, va s'autonomiser un espace privé, rapidement confondu avec l'espace familial et domestique; c'est dans cet espace que les femmes vont être constituées et valorisées comme épouses dignes et mères de familles aimantes. Les enfants vont prendre une place spécifique et devenir l'enjeu familial essentiel. C'est par le biais notamment du sentiment maternel érigé comme valeur sociale et morale que les femmes vont avoir à affronter leur nouveau rôle (Badinter, 1980). Le mode de vie familial devient un indicateur de la position sociale. Il ne suffit pas d'occuper une place de choix dans la vie publique; encore faut-il avoir une vie familiale qui lui corresponde.

Les signes de la privatisation de la vie familiale sont multiples. Par exemple, la nouvelle architecture intérieure des maisons, devenues exclusivement des lieux d'habitation (et non plus de fabrication ou de vente), révèle la transformation des rapports familiaux. (Segalen, 1981).

Une double réorganisation est à l'œuvre: un nouvel agencement spatial sépare les pièces de réception de celles utilisées quotidiennement et confère à chacune une fonction principale. La chambre à coucher se privatise, on en exclut les présences étrangères, on la déporte vers l'arrière des appartements. Les domestiques sont relégués sous les toits hors de l'habitation des maîtres dans laquelle ils ne viennent plus que pour accomplir leur travail. A l'avant, des pièces destinées à la sociabilité – salons et salles à manger, bureau; à l'arrière, les chambres, cuisines, lieux de vie des femmes, des enfants et de la domesticité.

De tels processus de division marquant la frontière entre le privé et le public sont à l'œuvre à des niveaux multiples; mais il en est un qui est particulièrement déterminant, c'est la division entre hommes et femmes, assignant les premiers dans des rapports de production (et les constituant comme chefs de famille) et les secon-

des — en tant que mères de famille — dans des rapports qui seraient directement déductibles de ces rapports de production.

Cette assignation différenciée donne un autre sens à la division sexuelle en instaurant entre les sexes *un nouveau rapport social*, rapport qui caractérise l'articulation production/reproduction (Chabaud, Fougeyrollas & Santhonnax, 1982). C'est donc dans le mouvement d'une transformation profonde des rapports sociaux que la "vie quotidienne" s'est trouvée redéfinie et a pris ses formes et ses contenus actuels.

La vie quotidienne, forme vide pour laquelle chaque époque historique fournit sa propre définition, acquiert dès lors son sens moderne. On peut parler de l'invention du quotidien par le XVIII^e siècle (Barbier, 1981).

La Révolution industrielle amène la destruction des conditions antérieures (traditionnelles) de vie familiale. Sur ces décombres, les classes dominantes entreprennent au cours du XIX^e siècle leur campagne de "moralisation" des classes laborieuses (Joseph & Fritsch, 1977); la pression exercée pour recomposer une vie familiale ouvrière selon le modèle bourgeois s'est faite en parallèle à la constitution du travail salarié; de celui-ci, le travail domestique apparaît comme un double. Les figures de l'ouvrier et de la femme au foyer se répondent. La "ménagère" acquiert une image universelle; ses enfants quittent la rue pour former avec elle un couple dont la relation deviendra centrale dans les rapports familiaux (Laurin-Frenette, 1981).

Cette restructuration familiale va s'étendre à toutes les couches sociales qui sont engagées dans les rapports de production capitalistes. Les milieux de la payannerie, de l'artisanat et du commerce seront, eux, plus récalcitrants parce que leur position dans les rapports de production n'est pas celle du salariat; mais ils ne sortiront pas indemnes de ces bouleversements et, plus tardivement viendront à reproduire également au sein de leurs familles les mêmes divisions.

Dans le même temps, l'accent mis sur la croissance économique et la vie politique donnait à penser que ces deux scènes monopolisaient la vie publique et donc l'historicité d'une société. Assignées à une vie familiale et domestique, les femmes se trouvèrent alors définies comme dépourvues de toute emprise sur la vie économique, politique, voire culturelle; donc sur l'historicité.

2. LA VIE QUOTIDIENNE COMME CHAMP DE PRODUCTION

Cette brève esquisse des conditions historiques qui ont produit le sens actuel de la vie quotidienne permet de critiquer la notion de vie quotidienne comme constante transhistorique. On peut alors poser la question qui nous préoccupe ici : ce champ est-il aussi privé d'emprise sur l'Histoire qu'on veut bien le dire ? Les femmes, à partir précisément de leur assignation première dans les rapports de reproduction, n'ont-elles pas par leurs pratiques quotidiennes et familiales une action sur

le cours de l'Histoire, selon un mode qui leur serait spécifique et qui aurait jusqu'à ces dernières années échappé à l'attention ?

Il faut d'abord s'interroger sur l'enjeu sous-jacent à cette nouvelle organisation familiale construite autour du couple mère-enfant. Elle n'est pas la conséquence d'un projet machiavélique visant à enfermer les femmes à la maison, mais du processus à l'œuvre visant à les constituer comme *agents principaux de production d'enfants* et comme médiations essentielles de la socialisation (Bertaux, 1977). Le nouvel enjeu dont les familles sont le siège, consiste à assurer la reproduction de la structure sociale et à produire chez l'enfant les capacités sociales à occuper ultérieurement une certaine position. C'est cet enjeu qui permet la confrontation entre deux conceptions du social : une stricte détermination de classe dans la distribution sociale des individus, et l'allocation méritocratique des positions sociales sur la base de l'égalité des chances renouvelée à chaque génération. Pourtant, le mouvement d'une société n'est pas issu de l'une ou de l'autre de ces conceptions (qui ne sont que théoriques) mais plutôt de la relation dialectique entre une détermination structurelle qui tendrait à la transmission à l'identique des statuts sociaux, et une praxis des agents qui en tirant parti des ouvertures possibles dessinées par la structure sociale construisent des cheminements sociaux innovateurs.

Ce que cherche la praxis familiale qui s'incarne dans des projets de mobilité sociale, ce n'est pas tant de viser l'extraordinaire, mais plutôt de tirer parti des occasions réelles (le champ des "possibles" de Sartre) pour infléchir un destin social tracé d'avance. Cela peut passer par diverses stratégies : émigration, mariage, scolarisation, accumulation familiale, changement de branche d'activité. Quoi qu'il en soit, la configuration observée des flux de trajectoires structurelles est la résultante des déterminations structurelles *et* des praxis familiales. La famille se trouve ainsi re-définie non plus seulement comme champ de reproduction, comme institution-relais d'une continuité du social (ou comme lieu-refuge d'échanges affectifs et de pratiques consommatoires) mais d'abord comme *champ de production initiale des existences sociales*. De la façon dont la production des capacités physiques, morales et intellectuelles est actualisée et finalisée dans un cadre fixé par les conditions d'existence, vont dépendre les transformations possibles en retour de ces mêmes conditions d'existence. Le rapport entre les deux sphères s'exprime alors non plus dans un sens univoque de domination d'une sphère sur l'autre mais comme un rapport d'articulation entre les deux pôles, entre lesquels existe une dialectique constante.

3. LES MOBILISATIONS FAMILIALES ET LE ROLE MAJEUR DES FEMMES

La vie familiale est d'abord une vie pratique significative d'une situation de classe toujours complexe. Mais les conditions structurelles ne déterminent pas mécaniquement ces pratiques. Elles peuvent les encadrer, et loin de se réduire à des

contraintes pesant sur ces pratiques, elles peuvent aussi constituer des ressources favorisant la formation de projets familiaux (Bertaux-Wiame, 1982). Formulés dans les récits de vie, ² de manière explicite ou non, les projets familiaux sont l'épine dorsale autour de laquelle s'organisent les vies quotidiennes et s'élaborent les "modes de vie". Ceux-ci ne sont donc pas seulement des façons de consommer; ce sont des projets en actes qui se perçoivent plus particulièrement au moment d'une forte "mobilisation" familiale (Godard & Cuturello, 1980; Bertaux, 1982). Si les modalités diffèrent selon les familles, ces phases de mobilisations sont toujours redevables sinon à la pleine initiative des femmes du moins à l'application quotidienne par elles de ces projets.

L'installation est un exemple typique d'une mobilisation de couple. On prendra ici le cas de l'installation en boulangerie artisanale. Un ouvrier boulanger ne peut se mettre à son compte et réaliser ainsi son projet de vie qu'avec, à ces côtés, une épouse qui accepte de devenir elle aussi boulangère. Le travail de celle-ci est en effet indispensable pour le succès de l'entreprise; mais le formidable investissement que cela représente en temps et en énergie se fait plus souvent qu'on ne le voudrait au détriment de la vie familiale et du rapport aux enfants. Cela crée un paradoxe, car c'est en fin de compte "pour les enfants" que les parents affirment régulièrement s'être lancés dans cette aventure. Mais si pour les ouvriers, l'installation est la seule voie possible de mobilité professionnelle, et si ce projet s'impose avec force à des jeunes femmes souvent sans autre avenir professionnel, ces dernières n'acceptent une vie de travail au rythme intense et une vie familiale bousculée que parce que finalement c'est le moyen d'améliorer non pas leur propre statut individuel, mais le statut social de toute leur famille. C'est précisément au moment où le projet de mobilité professionnelle redouble un projet de mobilité familiale qu'on peut parler d'un projet de mobilité sociale (Bertaux-Wiame, 1982).

Si dans l'exemple précédent, la mobilisation professionnelle nécessaire à l'installation entraîne toute une réorganisation du mode de vie, on peut décrire le processus inverse mis en œuvre par certaines familles: une mobilisation de toute la famille pour produire un mode de vie familial où l'importance des relations internes à la famille prend le pas sur l'investissement professionnel. Ce choix "familial" induit des choix professionnels qui ne peuvent se comprendre dans la seule logique du champ professionnel. On voit là, une fois de plus, l'interaction étroite entre sphère familiale et sphère professionnelle. Cette prédominance accordée à la vie familiale peut amener à refuser certaines propositions de promotion professionnelle, celles qui par exemple pourraient amener la famille à quitter la région,

2 Les récits de vie auxquels je me réfère dans cet article ont été recueillis dans le cadre de recherches que je mène actuellement sur le statut social familial et sur la formation des trajectoires sociales des femmes.

une maison, des écoles qui conviennent aux enfants. Certaines positions syndicales aussi expriment en fait des revendications plus familiales que professionnelles (Pitrou, 1978). Mais on peut aussi aboutir à un changement de métier pour l'un ou l'autre des conjoints. Nous ne parlerons pas de la solution, fréquemment adoptée, de l'abandon par la mère de l'exercice de son métier au profit des tâches domestiques (encore faut-il souligner que cet abandon se fait selon les milieux sociaux par nécessité plus souvent que par souci du bien-être familial). Prenons l'histoire de Mme A., infirmière diplômée et mère de deux filles, dont le cas me paraît exemplaire. Petite dernière d'une famille de trois enfants, Mme A. a suivi des cours pour devenir infirmière sur le conseil avisé d'une tante qui exerçait déjà ce métier. Elle se marie avec un jeune collègue de son père, cheminot également. Tous deux sont animés d'une même conception familiale et concentrent très vite leurs préoccupations sur la qualité des relations internes à la famille. Aussi lorsque la première fille naît, la jeune femme prend conscience que les horaires changeants de leurs métiers respectifs ne les aident pas à avoir "une vie de famille". De plus l'un et l'autre connaissent bien le milieu des cheminots et les dangers qu'il représente pour l'équilibre d'une vie familiale. Profitant d'une ouverture dans le recrutement des infirmiers du secteur psychiatrique, la jeune femme incite son mari à se présenter. C'est donc maintenant un couple d'infirmiers qui va élever ses deux filles.

La rencontre d'une évolution structurelle — ici l'ouverture d'une filière professionnelle pour les hommes en milieu hospitalier — et d'un projet familial, va amener un changement: plutôt qu'une amélioration directe du statut social de la famille (mobilité sociale "verticale"), il s'agit d'un changement de milieu professionnel (mobilité "horizontale") que l'on peut appeler changement de "situs". Ainsi la jeune femme, en incitant son mari à postuler un emploi d'infirmier, et celui-ci, en acceptant de se reconvertir professionnellement, ont transformé les conditions de vie de leur famille non pas tant en termes d'amélioration financière qu'en termes de temps à investir dans la vie familiale. C'est à travers l'élaboration d'un mode de vie très familial et cependant ouvert sur le militantisme et les activités culturelles que se dessinent des projets concernant aussi bien la famille dans son ensemble que l'avenir des enfants. Allant au-delà de ses parents dans la même voie, l'aînée fera sa médecine. La cadette fera, héritage possible des engagements militants de ses parents, de l'animation culturelle dans une banlieue parisienne à dominante communiste.

Un troisième processus de mobilisation familiale tourne autour de *la relation éducative d'une mère à ses enfants*. En effet la socialisation des enfants par la famille et plus particulièrement par les mères constitue par excellence le champ des pratiques productives des existences sociales. La socialisation est d'autant plus le fait d'une mobilisation générale de la famille par la mère que la famille est modeste et que ses aspirations sociales sont fortes. Or cela nécessite un tel investissement qu'il est difficile de prétendre pouvoir faire la même chose pour tous les enfants; ce processus se retrouve donc de fait dans des familles à enfant unique. On peut certes retrouver un processus semblable dans des familles de plusieurs enfants, mais on y constate le plus souvent un phénomène de hiérarchisation: l'un des enfants étant "distingué"

des autres et de fait traité comme enfant unique; c'est ainsi qu'à l'analyse des fratries et de leurs positions sociales respectives, on constate des disparités importantes de statuts. Ou encore: un seul des enfants est fortement poussé par ses parents, à charge pour lui aider par la suite ses frères et sœurs. On ne peut donc trouver dans ces milieux modestes l'idéologie de l'égalité des enfants au sein de la famille, si chère aux classes moyennes.

Dans tout les cas, il ne s'agit pas d'une phase de mobilisation repérable à un moment précis de la vie familiale mais plutôt de pratiques diluées au fil des jours. C'est pourquoi dans ce cas plus encore que dans d'autres, ce n'est que lorsqu'on relie les pratiques quotidiennes aux projets familiaux qui leur sont sous-jacents que le sens de ces pratiques se donne à lire.

L'exemple de cette famille modeste l'illustre bien: couturière à domicile, la mère aura toujours eu pour souci principal de mobiliser les ressources plus que modestes de la famille pour que son fils unique puisse acquérir par la voie professionnelle un meilleur métier que celui de son père, ouvrier mécanicien. Les membres du couple ne cherchent jamais à transformer leur propre situation professionnelle. Tout au plus leurs efforts se manifestent-ils dans le souci de garder un niveau de vie correspondant à leurs modestes besoins. Pourtant en retour, la position sociale acquise par leur fils redonnera un sens nouveau à leur position sociale (tant il est vrai qu'une position n'est jamais évaluée pour elle-même mais toujours dans un rapport simultané avec la trajectoire familiale passée et celle en train d'advenir: on peut apprécier par là la part que les femmes donnent à la production d'un statut social *familial* médiatisé par les positions sociales de *chacun* des membres de la famille, parents (et ascendants) mais *aussi* enfants). Plus encore que le cours de leur vie qui leur semble tout tracé, c'est sur celui de leur fils unique qu'ils pensent pouvoir agir. La mère notamment va prendre grand soin de l'éducation de son fils, tant morale que scolaire. Son travail à domicile lui permettra d'être présente au foyer en permanence et d'assurer pleinement la bonne marche de la maison; mais de plus le travail particulier qui consiste à fabriquer des robes pour une clientèle aisée amène des contacts personnalisés avec des milieux sociaux plus élevés. Les rapports de classe qui ailleurs s'expriment conflictuellement, se négocient ici au travers d'une relation parfois très amicale. Ce qui pourrait expliquer que parmi des pratiques familiales et éducatives traditionnelles, des pratiques plus singulières et plus exceptionnelles, compte tenu du milieu social, font leur apparition: leur fils sera l'un des premiers de sa classe à avoir un gramophone; plus tard sa mère l'inscrira à un cours de tennis. La fréquentation assidue d'une école professionnelle toute proche de leur domicile permet au garçon d'acquérir un métier qualifié (dessinateur industriel) déjà prometteur d'une belle carrière. Mais c'est pourtant par la rencontre et la fréquentation sur les courts de tennis d'une jeune fille, héritière d'une entreprise familiale de cinquante ouvriers, que va se déterminer son avenir. Il dirige aujourd'hui l'entreprise de sa belle-famille.

Quels que soient les processus de mobilisation mis en œuvre, *mobilisation de couple* pour un meilleur statut par la filière professionnelle (projet de mobilité

intragénérationnelle); *mobilisation de famille* pour préserver l'investissement dans les relations familiales en temps et activités (projet de mobilité horizontale avec changement de situs et effets ultérieurs de mobilité intergénérationnelle); *mobilisation de la mère* pour élever son enfant avec anticipation de la position sociale espérée (projet de mobilité intergénérationnelle); quels que soient donc ces différents processus, c'est bien *quotidiennement* que se construit puis se signifie la position sociale d'une famille. Certes, les hommes sont aussi présents dans l'élaboration de ces projets, mais dans les familles populaires urbaines, ce sont les femmes qui mettent en pratique chaque jour les aspirations familiales. Chevilles-ouvrières pour la formation des trajectoires familiales, elles le sont également pour la formation des milieux sociaux. Elles jouent un rôle dynamique dans la transformation des familles populaires en familles de classes moyennes, rôle qui est encore loin d'être appréhendé dans son ensemble. Ces mobilisations familiales en soi semblent sans effet autre que circonscrit. Cependant reproduites à des milliers d'exemplaires, elles finissent par peser sur l'évolution d'une société (Thompson, 1975, 1980). Ainsi ce serait paradoxalement au sein de ces familles, lieux réputés privés et passifs, qu'il faudrait chercher la participation spécifique des femmes, en tant que mères de famille, au changement social.

C'est en ce sens que l'on peut parler d'historicité dans le quotidien, dont la temporalité n'apparaît plus dès lors comme pure répétition cyclique vécue au présent, pas plus d'ailleurs que comme pur temps linéaire, projeté et vécu au futur antérieur; elle serait la rencontre des deux temps sous forme d'une spirale mise en mouvement par la confrontation de la praxis familiale et des déterminations structurelles. Si cette conception n'est pas purement imaginaire, alors l'Histoire se fait *aussi* dans la vie quotidienne.

BIBLIOGRAPHIE

- ARIES, Ph. (1960), "L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime" (Plon, Paris).
- BADINTER, E. (1980), "L'amour en plus" (Flammarion, Paris).
- BARBIER, J. M. (1981), "Le quotidien et son économie" (CNRS, Paris).
- BERTRAUX, D. (1977), "Destins personnels et structure de classe" (PUF, Paris).
- BERTRAUX, D. (1983), Vie quotidienne ou modes de vie?, *Revue Suisse de Sociologie*, 9/1 (1983) (numéro spécial "Vie quotidienne").
- BERTRAUX-WIAME, I. (1982), L'installation dans la boulangerie artisanale, *Revue Sociologie du Travail*, 1 (1982), 8-23.
- BERTRAUX-WIAME, I. (1982), Récits de vie, itinéraires professionnels trajectoires structurelles; la boulangerie artisanale, L'emploi, enjeux économiques et sociaux (Colloque du Groupe de Sociologie du Travail) (Maspéro, Paris).
- DE CERTEAU, M. (1981), "L'invention du quotidien. 1 / Arts de faire", Collection 10/18, (Gallimard, Paris).
- CHABAUD, D.; FOUGEYROLLAS, D. & SANTHONNAX, F. (1982), "A propos de l'autonomie relative de la production et de la reproduction" (Communication Xe Congrès Mondial de Sociologie Mexico, Août 1982).
- COMBES, D. & HAICAULT, M. (1982), "Production et reproduction: rapports sociaux de sexes et de classes" (Communication Xe Congrès Mondial de Sociologie Mexico, Août 1982).
- FARGE, A. (1979), "Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle" (Juillard, Paris).
- FLANDRIN, J. L. (1976), "Familles, parenté" (Hachette, Paris).
- GODARD, F. & CUTURELLO, P. (1980), "Familles mobilisées" (Plan Construction, Paris).
- JOSEPH, I. & FRITSCH, Ph. (1977), Disciplines à domicile, *Recherches* 28 (Nov. 1977).
- LAURIN-FERNETTE, N. (1981), Féminisme et anarchisme, *Femmes et politique* (Cohen, Y., ed.) (Le Jour, Québec).
- LEFEBVRE, H. (1962), Critique de la vie quotidienne" (L'Arche, Paris).
- PITROU, A. (1978), "Vivre sans famille?" (Privat, Toulouse).
- SARTRE, J. P. (1960), "Questions de méthode" (Idées/Gallimard).
- SEGALEN, M. (1981), "Sociologie de la famille" (A. Colin, Paris).
- SENNET, R. (1979), "Les tyrannies de l'intimité" (Seuil, Paris).
- SHORTER, E. (1977), "Naissance de la famille moderne" (Seuil, Paris).
- THOMPSON, P. (1980), Des récits de vie à l'analyse du changement social, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 69 / 2 (1980).
- THOMPSON, P. (1977), "The Edwardians, the Remaking of British Society" (Paladin, London).

